ebout papa, vite ! C'est notre anniversaire ! »

hurlèrent en cœur mes jumeaux, enfin... plutôt nos jumeaux, les miens et ceux de ma femme Julie. Moi, c'est Jean, une trentaine d'années, et un peu étourdi, au point même d'oublier l'anniversaire de mes enfants... Que dire quand ils sont là, sur votre lit, en train de brailler que c'est leur anniversaire, et que vous avez oublié ce moment si important dans leur vie ? Il fallait que je trouve une excuse !

- Vous savez les enfants, à cette heure là, vous n'étiez pas encore nés. Il va falloir encore attendre un peu pour le gâteau et les cadeaux ! »

Parfait !... Les enfants comprirent immédiatement. Cela allait me laisser un peu de temps pour acheter un cadeau ; un très beau cadeau. Comme ils n'en avaient jamais eu !

Enfin habillé, je filai dans ma voiture pour me rendre à un endroit bien précis : j'avais enfin une idée de cadeau génial !

Je m'arrêtai devant la maison d'un éleveur de chiens, peu connu, dont j'avais trouvé l'adresse dans un vieil exemplaire des pages jaunes.


Je sonnai à la porte et un homme âgé m'ouvrit. Il me fit entrer. Des dizaines de chiens arrivèrent en courant vers moi, mais le maître les arrêta en poussant un grognement d'avertissement.

Nous parlâmes beaucoup des chiens qu'élevait le vieil homme. Les prix étaient beaucoup trop élevés pour un serveur de bar comme moi.

Finalement il me fit une proposition très intéressante :

- Sinon, je possède un jeune labrador noir, qui d'après moi n'a pas beaucoup plus de trois mois. Je peux vous le faire à un prix nettement inférieur aux les autres, car, aucune de nos femelles n'est tombée enceinte, et, du jour au lendemain nous l'avons trouvé, à l'écart.
- Cette proposition m'intéresse beaucoup et me serait très avantageuse, mais j'aimerais connaître la raison pour laquelle le prix que vous me faites est plus bas.
- Comme je vous l'ai dit, nous ne connaissons pas l'origine de ce chien, et sur le médaillon qu'il possédait déjà quand nous l'avons découvert -encore quelque chose d'étrange à propos de ce chien- il n'y avait pas d'adresse ou de noms de propriétaires. Ce chien n'est pas déclaré, et il n'apporte rien à notre élevage. Le vendre sera une très bonne chose pour nous. C'est pour cette raison que nous vous le proposons à un prix très intéressant.

Le vieillard me montra le labrador en question. Il était merveilleux, attachant, et affectueux car il vint vers moi et se frotta avec tendresse contre mes jambes. C'était le chien parfait !

n rentrant à la maison, j'annonçai :

« Voilà les enfants ! Joyeux anniversaire ! »

Les jumeaux accoururent vers moi très impatients. Ils ouvrirent un carton, très mal emballé, et perforé de partout, duquel sortit le jeune labrador noir.

Sous l'effet de la surprise, Paul et Pénélope crièrent de joie. Le cadeau avait l'air de plaire à merveille. Déjà, les enfants nommèrent leur chien : Alfred.

- Pourquoi ce nom ? demandai-je à Paul et Pénélope.
- Parce que tu lui as acheté un médaillon avec son nom. Regarde ! me dit Paul.

Mais je n'avais jamais acheté de médaillon à Alfred...

*L*e soir, Alfred alla de lui-même dans ce carton qui lui servait de panier. Les enfants, eux, étaient couchés depuis un bon moment.

Julie, ma femme, et moi nous nous endormîmes rapidement.

Mais plus tard dans la nuit, je me réveillai. J'avais entendu un bruit, celui d'un pot ou d'un vase qui se casse. Je me levai, pensant que le chiot avait fait sa première bêtise. En effet, un vase était en morceaux, par terre. Le chien me regardait d'un œil désolé. Mais quelque chose m'intriguait... Le vase était placé en haut d'une armoire d'au moins deux mètres de haut. Comment un chien aurait-il pu faire tomber cet objet ? L'armoire n'était pourtant pas branlante ! Je ramassai les débris de verre et retournai me coucher.

En me réveillant le lendemain matin, je remarquai que j'étais le dernier debout. Tout le monde était dans le salon.

J'allai rejoindre ma famille. Mais la bonne humeur n'était pas au rendez-vous... Je vis Julie en train de presser le bras de Pénélope avec une compresse. Ma fille m'annonça qu'il s'agissait d'une morsure très profonde. En effet, une petite flaque de sang s'était formée sur le carrelage. Mais le saignement ne cessait pas ! J'appelai les pompiers.

*L*es pompiers partis, j'attrapai Alfred par la peau du cou. Et je regardai la morsure au bras droit de Pénélope. Incroyable ! La trace de morsure au bras de Pénélope ne correspondait pas du tout à la mâchoire du chien ! Je demandai alors à ma fille comment cette blessure lui était arrivée, et elle me répondit quelle ne savait pas. Pourtant, cette blessure était parvenue pendant qu'elle était éveillée ! Cependant, Alfred avait une espèce de furie dans les yeux. Lors du déjeuner, Alfred observait Paul et Pénélope avec une agressivité intense. C'est pour cela que je lui criai d'aller se coucher dans son carton, mais au lieu de ça, il me mordit la jambe ! Je lui décochai un coup de pied dans les babines et il courut à son carton. Mais comment se faisait-il qu'Alfred devienne aussi violent ? Je n'en avais pas la moindre idée...

Tout le reste de la journée, Alfred resta dans son carton, en observant toutes les personnes qui passaient devant lui d'un œil menaçant.

Quand vint l'heure de se coucher, le chien se frotta dans les jambes de Paul et de Pénélope comme il me l'avait fait la première fois que je l'avais vu, mais cette fois-ci, il gardait toujours de la haine dans ses yeux. Puis, il retourna dans son carton en nous observant, toute la famille et moi, monter les escaliers ; chacun de nous alla se coucher confortablement.

*M*ais, au milieu de la nuit, ma femme et moi et entendîmes nos enfants crier à en perdre les poumons ! Je descendis à toute allure et les vis, tous les deux, en pleurs, immobiles, tordus tels des contorsionnistes, dans le carton du chien ! Ils étaient incapables de bouger, dans une position qui devait sûrement être très douloureuse ! Julie descendit à son tour et sembla sur le point de s'évanouir en voyant les enfants ainsi. Mais elle commença à déchirer le carton pour les libérer.

Mais où était donc Alfred ?

Pour le savoir, je montai les escaliers, et sans savoir pourquoi, je pénétraï dans la chambre des enfants. Et là, je le vis, confortablement installé dans leur lit !

En me voyant arriver, il sauta et descendit à tombeau ouvert les escaliers. Je le poursuivis. Je voulais ce chien ! Il fallait que je l'attrape !

Mais, une fois arrivé en bas, je vis ma femme en pleurs. Juste en face d'elle, Alfred, dont la gueule avait doublé de taille, tenant par ses crocs le cou de Paul. Une de ses pattes, qui elles aussi avaient doublé de volume, était posée sur le torse de Pénélope, étendue sur le sol, tétanisée par la peur ! Julie et moi, nous nous mîmes à genoux, comme pour implorer Alfred de relâcher nos enfants. Aussi le chien les lâcha-t-il. Mais ils ne bougeaient pas, sûrement de peur de créer une autre réaction violente chez l'animal enragé.

La porte du placard qui se tenait juste à côté d'Alfred s'ouvrit d'elle-même ; le jeune chien entra à l'intérieur, disparut dans le noir et la porte se referma.

Quelques secondes plus tard, elle se rouvrit pour laisser sortir non pas un jeune labrador noir, mais un être de grande taille, au teint rougeâtre, dont deux cornes d'un demi décimètre sortaient du crâne : c'était le Diable !

Celui-ci s'approcha de nous. J'avais les larmes aux yeux, Julie, elle, fondit en larmes.

De sa voix diabolique, il nous dit :

- Vous ne vous y attendiez pas n'est-ce pas ? Mais je ne suis pas là pour parler de ça.

Nous ne savions pas quoi faire, ni quoi dire.

- L'amour est la chose la plus naïve qu'ait créé votre espèce... Qu'éprouvez-vous envers vos enfants ?
- NOUS LES AIMONS !!!! hurla soudainement Julie.
- Ho très bien ! Très bien... Je vous propose un marché. Vos enfants, je vous les rends. Mais cela ne sera pas gratuit... Je vous rends vos enfants, en vie ! A une seule condition : vous me donnez votre âme.
- Tout ce que vous voudrez... dit ma femme en pleurant.
- D'accord très bien, très bien. Dit-il en ricanant.

Et il disparut dans un nuage de fumée.

Trois mois ont passé. Je me rends dans la rue. Personne ne semble me remarquer. Maintenant, je n'ai plus de travail. Je vais à la boulangerie pour acheter mon pain quotidien. Je dis bonjour au vendeur, mais il ne me répond pas. J'insiste en lui demandant une baguette pas trop cuite. Il reste sur place. Je formule à nouveau ma demande, mais il passe au client suivant, sans même me regarder.

Je quitte la boulangerie, je cours dans la rue et dis bonjour à toutes les personnes que je rencontre. Personne ne me répond...

Je me sens désespéré, exilé.

Soudain, j'aperçois un jeune labrador noir. Il vient s'asseoir face à moi. Mais aussi incroyable que cela puisse paraître, je crois entendre le chien parler. Sûrement une hallucination, mais il répète cette phrase dont je ne comprend pas le sens :

- C'était un combat gagné d'avance...

Je le regarde partir et disparaître derrière un arbre.

*F.F.V.*